

Miquel Barceló

« C'est toujours quand on pense qu'il ne se passe rien que quelque chose arrive. »

Fameux pour ses pérégrinations africaines, ce peintre célèbre - et cependant hors mode - remplit désormais ses carnets de dessin en parcourant l'Himalaya.

Entre deux avions, nous l'avons retrouvé dans son atelier parisien. Où il nous a raconté des histoires de papier, d'espace, de spiritualité et de liberté.

Les éditions Le Promeneur publient ce printemps *Les cahiers d'Himalaya* de Barceló, dont sont extraites les images qui suivent.

Photo : Claire Mineur / BPI





🐘 **Vous n'aimez pas la presse, n'est-ce pas ?**

Je n'achète plus aucune revue avec intérêt : on y trouve les mêmes artistes en même temps, dans le *Figaro Magazine* comme à la télévision. Tout est orchestré, avec de moins en moins de main humaine. Il n'y a plus de titres comme *Actuel*, qu'on gardait pour y trouver, à tout moment, quelque chose de bon. Aujourd'hui, il n'y a plus rien à relire. Il n'y a même plus rien à lire ! L'écrit marche encore sur l'iPad, mais c'est *in between* : la presse n'est pas encore morte et la suite n'est pas encore là. J'ai réalisé beaucoup de collages avec des journaux, et je songeais que Picasso avait fait ça en 1910, quand le journal, c'était la modernité. Il collait un journal, et ça voulait dire : « là, maintenant, tout de suite ». Moi, c'était le contraire. Je me disais : c'est une matière qui va jaunir ; tout ce qui est là, c'est déjà du passé. Quand on ouvre un journal, on a déjà eu son contenu sur Internet ! C'est un support du passé, comme le collage est un art du XX^e siècle.

🐘 **Quel support pour le XXI^e siècle, alors ?**

La céramique : c'est tellement vieux que c'est moderne ! On en fait des composants de navette spatiale, des couteaux, des prothèses... iPad aussi est une forme de céramique.

La céramique est le prolongement de la peinture. C'est fragile, mais à la fin, c'est ce qui reste. Voyez la peinture grecque : tout a disparu, et tous ces chefs-d'œuvre qui faisaient pleurer les Anciens ne nous sont connus qu'à travers des poteries que des artisans ont diffusées à raison de deux cents exemplaires par jour. Un peu comme ceci (il fait rouler sur la table son *Mobili*, un crâne de singe sur roues) : c'est moi qui l'ai fait, et c'est devenu une œuvre d'art populaire. Ce n'est pas donné à tout le monde ! Les Dogons l'ont copiée et ils la vendent aux touristes, comme les mélodies de Mozart devenaient des chansons, dont on ignorait l'origine.

🐘 **Les Dogons : comment êtes-vous rentré dans cet univers ?**

Au début, j'ai parcouru toute l'Afrique en voiture ; le Sénégal, le Burkina... Petit à petit, je me suis concentré. Sur le Mali. Et je suis tombé dans ce pays dogon, tout en terre, qui ressemblait à mes tableaux ; comme si je l'avais dessiné sans le connaître. Le voyage, pour moi, se fait en profondeur. Comme ma peinture : plus en profondeur qu'en surface. A la fin, j'ai laissé pourrir ma voiture et je n'allais plus qu'à pied. Chez les Dogons, il faut du temps pour comprendre quelque chose. Leur animisme me convient. Quand on égorge un poulet et qu'on le mange dans un ordre chronologique, je trouve ça juste. Ils m'ont bâti une maison où j'ai pu travailler toutes ces années. Je n'ai pas de titre de propriété. Je suis chez moi tant que j'y vais. En ce moment, c'est un peu chaud, hélas : avec le pétrole, le Mali est devenu une truffe géante que tout le monde veut manger. Mais ils savent que je suis là quand même. Je continue à m'occuper d'eux - je n'aime pas en parler...

🐘 **Alors tout a commencé sur cette falaise de Bandiagara ?**

Avant, il y a eu la traversée du Sahara. Un jour important dans ma vie, c'est quand le radiateur de la voiture a percé. Les Touareg l'ont démonté. Ils m'ont dit : « On revient dans deux ou trois jours » et ils m'ont laissé avec un peu de bois et d'eau.

🐘 **Presque le début du Petit Prince...**

Le matin et le soir je partais dessiner, au milieu du désert comme au milieu de la mer. Pendant longtemps on ne voit rien. Il n'y a même pas d'horizon, à cause d'une espèce de brouillard ; et puis, vous voyez une crotte de chameau, un mouvement de dune, les empires qui sont enfouis dessous... Parce que l'Afrique, c'est cette chaleur écrasante où il ne se passe rien, et c'est toujours quand on pense qu'il ne se passe rien que quelque chose arrive. Et j'ai commencé à dessiner le désert comme si quelque chose se passait. Je me suis mis à peindre comme si je n'avais rien fait auparavant : la *tabula rasa*, pour repartir de zéro.

🐘 **L'Himalaya, c'est votre nouvelle tabula rasa ?**

L'endroit où j'ai vraiment passé du temps, c'est l'Afrique ; alors que les Galápagos, par exemple, c'est parce que j'avais gagné un prix. L'Himalaya c'était plus choisi ; cela faisait longtemps que j'avais envie d'y marcher. A vrai dire, je ne pensais pas travailler tant que ça. Je voulais juste voir certaines peintures du Bouddha, voir comment elles vieillissaient, depuis le XV^e siècle, dans l'humidité des grottes. Et j'ai découvert un monde d'un grand humanisme. L'Himalaya, c'était la grande fabrique de la peinture, de la musique, des danses... on sent que les Grecs d'Alexandre ne sont pas passés loin. Mais le monde lamaïque et le monde animiste ont des points communs : ces pèlerinages si espacés qu'on n'en voit qu'un dans sa vie, les mêmes masques, les mêmes constructions... Ce sont parmi les plus anciennes formes de religions, les plus naturelles. Je suis complètement agnostique, mais dans ces formes de croyances, je me sens à l'aise.

🐘 **Ce qui ne vous a pas empêché de sculpter à la cathédrale de Palma...**

J'ai été élevé dans le catholicisme le plus fort : les processions, les crucifiés partout... Cela m'a marqué beaucoup plus que je ne l'ai cru. Mon travail à la cathédrale de Palma a été un exorcisme. Je me demandais jusqu'à quand « ils » allaient me laisser faire. Si j'avais placé un petit tableau, ils l'auraient déjà enlevé, mais je me suis débrouillé pour faire quelque chose d'à peu près irréversible, tout en laissant le monument intact bien sûr... Sur la grande croix qui domine Felanitx (sa ville natale) j'ai proposé de percher mon *Eléphant*, vous savez, celui qui est en équilibre sur sa trompe... Mais c'est compliqué, techniquement. Il n'y a plus qu'à attendre qu'elle reçoive le tonnerre.

🐘 **Comme la croix qui marque le débarquement des Catalans pour conquérir Majorque aux Arabes, en 1229 ?**

Exactement ! Quand ils ont débarqué, ils ont massacré les Arabes, c'est-à-dire, nous, les Majorquins. Les Templiers étaient plus modérés. A Palma, mon atelier est à côté de leur château. Et à Paris, j'habite rue Vieille du Temple : si on transposait la ville de Palma et Paris, les deux ateliers seraient au même endroit ! Et c'est sûrement pareil pour le Mali...

🐘 **On dit que vous avez toujours besoin d'être ailleurs qu'« ici » mais finalement vous êtes toujours un peu au même endroit...**

Tout à fait. Ici c'est aussi mon atelier aux Baléares. J'aime travailler trois ou quatre mois à Majorque, puis à



"LE VOYAGE, POUR MOI, SE FAIT EN PROFONDEUR. COMME MA PEINTURE : PLUS EN PROFONDEUR QU'EN SURFACE."

" JE RATE SOUVENT. DANS MES CARNETS DE VOYAGES, IL Y A DES PAGES QUE J'ARRACHE. JE DÉTRUIS TOUJOURS BEAUCOUP "

ENTRETIEN

Paris, puis en Afrique. C'est naïf de croire que l'on peut fuir. Comme disait Kadhafi, on emmène avec soi ce qu'on est. Si vous avez détruit votre vie en un seul pays, vous l'avez détruite dans toutes les villes du monde. C'est juste que les Baléares sont des îles centrifuges, qui produisent des voyageurs, dont je fais partie.

Et ceux qui ne peuvent pas voyager, ils sont comme la famille Cresques, ces cartographes juifs : ils interrogeaient tous les navigateurs et dressaient des cartes ; la première représentation du fleuve Niger, du Soudan... la première vision du monde ! Une carte, c'est aussi précieux que du papier-monnaie.

Dante, la première chose qu'il fait, c'est la carte de l'Enfer. Dans le monde bouddhiste, c'est le mandala. Je me rappelle quand on prenait du LSD, très jeune, quand on était perdu, on se retrouvait dans cette sorte de structure.

☛ Dans votre carnet de voyages dans l'Himalaya, vous parlez de l'opium. Une autre expérience ?

Non. Là-bas, on prend ça comme on prend une bière. Mais ça ne m'intéresse pas du tout. J'aime la sobriété. Je n'arrive à travailler ni ivre, ni stoned.

Tant de mes amis sont morts de ça : la drogue, le Sida, c'est comme si on avait fait trois guerres ! Le sexe m'attire plus. Quand on peint, on met à contribution toutes ses pulsions. J'ai voulu faire *Les 120 journées de Sodome*, comme j'avais fait *La Divine Comédie*, mais je me suis arrêté à la quinzième, ça devenait chiant. Même Sade n'a pas décrit les 120, ça devenait insupportable. Comme un film porno : on ne peut pas faire de crescendo multiple.

☛ Il y a une manière naïve de présenter l'artiste, en faisant comme si tout ce qu'il touchait était merveilleux. Il y a un concept qu'on escamote, c'est le raté.

Je rate souvent. Dans mes carnets de voyages, il y a des pages que j'arrache. Je détruis toujours beaucoup. Je suis d'ailleurs en train de filmer mes céramiques ratées. Filmer la destruction, c'est aussi filmer une existence très courte. Dans le fait de s'effondrer, de se casser, il y a une grande dignité. Elles sont belles pendant un instant.

☛ On n'est pas loin de votre idée de faire participer à vos œuvres l'action extérieure - l'humidité, la mer, l'usure...

Ce qui me console de ne pas être là-bas, en Afrique, c'est de penser que les termites travaillent pour moi (il ouvre un coffre bourré de papier dévoré par les insectes). Regardez, c'est magnifique ce qu'ils font ! J'espère qu'ils vont bouffer tout ce qui n'est pas bien et laisser le reste !

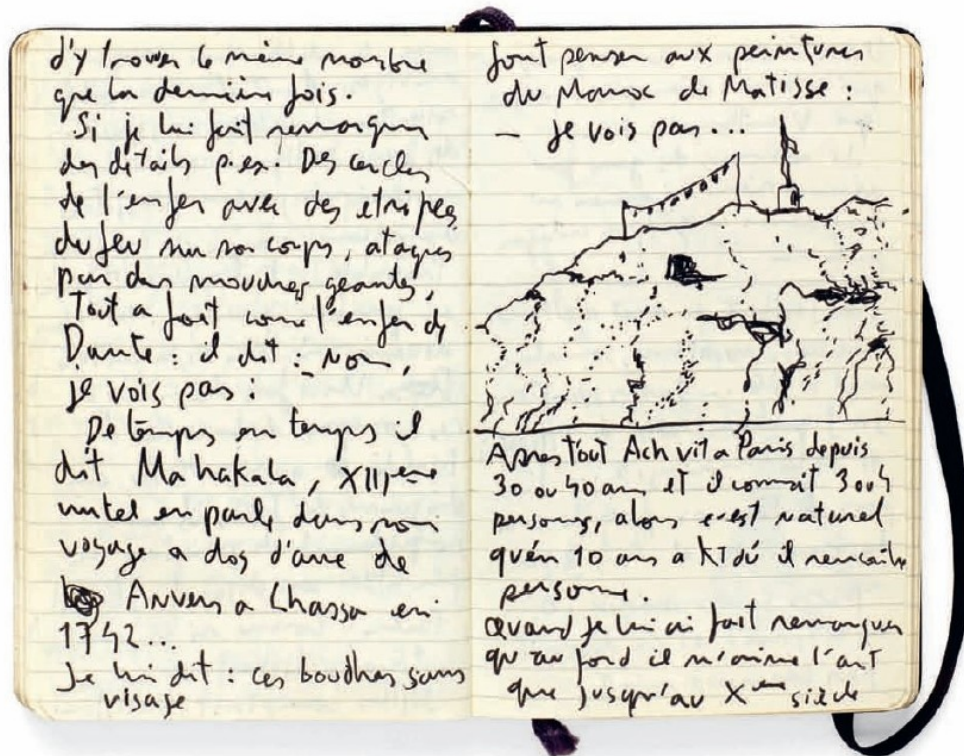
☛ Comment arrivez-vous à occuper une telle place sur le marché de l'art en ayant aussi peu de sens commercial ?

Mes marchands s'en occupent. J'ai la chance d'avoir une longue liste d'attente. Je fais une expo par an dans une galerie, le reste dans les musées ; sinon, j'improvise. Je fais ça depuis longtemps, j'ai appris quelques ficelles ! Même les expositions, cela ne me plaît pas trop. Je préfère peindre. Je fais en sorte de ne pas être dérangé, et de peindre, lire, voir des amis. C'est tout. En même temps, je n'ai pas de ces règles immuables parce que je trouve ça con. Je fais un entretien avec vous, parce que je n'aime pas dire : jamais ! Je sais faire des exceptions. Mais si je vais à la foire de Bâle, cela me fait cinquante heures de peinture en moins. Depuis vingt ans je travaille dans la même direction, et pour suivre ma pensée, j'ai souvent refusé des contrats énormes.

☛ Vous vous sentez pressé par le temps ?

Miró a toujours eu envie de faire des sculptures monumentales. Mais les gens avaient peur. Ils ne lui en ont jamais commandé avant ses 80 ans. S'il avait pu les faire à 50, cela aurait été autre chose ! Alors, je me dis qu'il y a des choses qu'il faut faire quand il est temps. La cathédrale de Palma, c'est un engagement physique si énorme. Bon, j'ai un céramiste, Vincenzo Santoriello, qui m'aide techniquement, mais à part les deux fois où, symboliquement, j'ai mis celles de mes enfants, chaque trace de main, de doigt est la mienne. Des milliers de coups de poing, des millions de coups de paume, de pied, de genou... j'avais des tendinites partout ! J'aime beaucoup la tour de Gisors, avec son prisonnier, enfermé pendant 40 ans, et qui, avec un clou, a gravé toute son histoire à la lumière de la petite fenêtre qui n'éclairait qu'une partie des murs. Il a fait des choses dans le noir qu'il n'a jamais vues.





Né en 1957 en Catalogne, à la fin des années 1980 M i q u e l Barceló (qui a étudié les arts

décoratifs à Palma de Majorque puis les beaux-arts à Barcelone) nargue la mode ambiante de l'art minimal et conceptuel, en empoignant la peinture figurative à bras le corps, avec une énergie exceptionnelle. Matières épaisses, compositions dynamiques, sujets élémentaires et universels... Le succès est fulgurant, grâce au soutien des galeristes Yvon Lambert (Paris) et Bruno Bischofberger (Zurich).

Repères

Également sculpteur, céramiste et illustrateur, il puise à partir de 1988 son inspiration essentiellement en Afrique.

Les expositions dans d'importants musées d'art contemporain et les commandes monumentales affluent ; les collaborations avec des écrivains (Paul Bowles, Michel Butor, Patrick Mauriès), également.

À lire :

Carnets d'Afrique (2003) et *Cahiers d'Himalaya* (2012), deux merveilles éditées par Le Promeneur.

Vient également de paraître, aux Éditions de La Différence, *Une nuit sur le Mont Chauve* par Michel Butor et Miquel Barceló.